FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1910 — THÈSE — N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Paul-Amédée-Emile LAURENT

Né à Le Quesnoy (Nord), le 6 janvier 1872
Licencié ès lettres
Ex-professeur d'anglais au Lycée Montaigne, à Paris

DES PROGRÈS DE L'HYGIÈNE

dans les Lycées depuis vingt ans

ET DES RÉFORMES A ACCOMPLIR

Président : M. CHANTEMESSE, *professeur*

PARIS
IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, Rue Racine (VIe)

1910

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN, M. LANDOUZY

PROFESSEURS	MM.
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	GARIEL
Chimie organique et Chimie générale	GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales	ACHARD
Pathologie médicale	WIDAL DEJERINE
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	Pierre MARIE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	HARTMANN
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	MARFAN
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie	CHAUFFARD
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Clinique médicale	HAYEM GILBERT DEBOVE LANDOUZY
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	Gilbert BALLET
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux	
Clinique chirurgicale	DELBET QUENU RECLUS SEGOND
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN
Clinique d'accouchements	BAR PINARD RIBEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	Albert ROBIN

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

BALTHAZARD	DESGREZ	LENORMANT	PROUST
BERNARD	DUVAL (P.)	LEQUEUX	RATHERY
BRANCA	GOUGEROT	LERI	RETTERER
BRINDEAU	GREGOIRE	LOEPER	RICHAUD
BROCA (A.)	GUENIOT	MACAIGNE	ROUSSY
BRUMPT	GUILLAIN	MAILLARD	ROUVIERRE
CAMUS	JEANNIN	MORESTIN	SCHWARTZ
CARNOT	JOUSSET (A.)	MULON	SICARD
CASTAIGNE	LABBE (M.)	NICLOUX	TERRIEN
CHEVASSU	LANGLOIS	NOBECOURT	TIFFENEAU
CLAUDE	LAIGNEL-LAVASTINE	OKINCZYC	ZIMMERN
COUVELAIRE	LECENE	OMBREDANNE	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CHANTEMESSE

Professeur d'Hygiène
Membre de l'Académie de Médecine
Officier de la Légion d'honneur

DES

PROGRÈS DE L'HYGIÈNE

dans les Lycées depuis vingt ans

ET DES RÉFORMES A ACCOMPLIR

INTRODUCTION

Fils d'un universitaire qui vient de terminer sa carrière, élève interne au lycée de Douai en 1890 et 1891, professeur d'anglais au lycée Montaigne à Paris dix ans plus tard, enfin, m'étant attaché, pendant ces trois dernières années à surveiller les études de mon fils au lycée Condorcet, j'ai été à même de suivre les progrès de l'hygiène accomplis dans les lycées depuis vingt ans.

Mes études actuelles, l'enseignement de mes maîtres de la Faculté de Médecine m'ont appris à juger combien ces progrès étaient lents, timides, insuffisants; comment, dans leur réalisation on négligeait trop le développement anatomique et les besoins physiologiques de l'enfant, comment enfin, pour obtenir des résultats appréciables et dignes de ce nom, il faudrait changer le mode d'études

actuel, et bouleverser le fatras labyrinthique des programmes surchargés.

C'est ce petit travail, fruit des leçons de mes maîtres, que je soumets, sans prétentions, à leur jugement éclairé.

L'HYGIÈNE SCOLAIRE IL Y A VINGT ANS

Les constructions.— L'éclairage, le chauffage, le mobilier, le nettoyage, l'aération

Il y a vingt ans, l'hygiène dans les lycées était presque inconnue ; le mot lui-même n'aurait éveillé dans l'esprit que quelques vagues préceptes de médecine populaire. Les bâtiments, sauf de rares exceptions, aussi bien à Paris qu'en province, étaient mal situés, mal orientés, encaissés au milieu d'agglomérations trop denses, souvent sales, humides et toujours d'aspect revêche.

A l'intérieur de ces masses rébarbatives il y avait bien quelques classes, quelques études vastes et bien claires; mais à côté d'elles combien de salles sombres, ne prenant jour que sur des cours sans soleil, ou sur des préaux couverts, et nécessitant tout l'hiver l'aide de la lumière artificielle. L'éclairage artificiel par les quatre becs de gaz réglementaires aurait été, en général, suffisant si les coins écartés n'étaient restés un peu obscurs. Cet inconvénient aurait, d'ailleurs, facilement disparu si l'on avait pris

soin de nettoyer verres et abat-jour; mais ceux-ci avaient depuis longtemps perdu tout pouvoir réflecteur, et les verres grisâtres ne laissaient passer, intentionnellement sans doute, qu'une lumière tamisée, incapable de fatiguer par son éclat, même les yeux les plus rapprochés. D'autre part, le chauffage était loin d'être parfait : on employait le plus souvent ces gros poêles de fonte, qui, par leur tirage facilitent peut-être le renouvellement de l'air, mais qui, mal placés, soit au milieu des salles, près de certains bancs, soit, ce qui est pis, dans un des quatre coins, incommodaient par trop de chaleur les personnes plus proches, et ne chauffaient guère les plus éloignées.

Ces salles insuffisamment éclairées, et chauffées de façon trop inégale, avaient toutes un mobilier uniforme et mal commode : des gradins servant de siège et des tables ou plutôt des tablettes très longues, mais très étroites, ne permettant pas l'usage de plus d'un livre ou d'un cahier à la fois, à moins de s'asseoir et de les placer de biais. Ces bancs sans dossier, ces tables à largeur minuscule étaient très fatigants, et il fallait voir dans le courant des deux heures de classe les élèves appuyer les coudes sur la table, ou faire le gros dos pour reposer leur colonne vertébrale et ses muscles de l'effort prolongé qu'on leur imposait. Le mobilier des études était heureusement mieux compris : si les bancs étaient là aussi sans dossier, les tables étaient plus larges et avaient forme de pupitre.

A ces défectuosités du mobilier et du chauffage, il faut joindre l'habitude funeste du nettoyage à sec : aussi bien dans les dortoirs que dans les classes, dans les classes que dans les études, dans les études que dans les réfectoires, le balai, était le seul instrument connu et employé. Ce balayage, rapide, fait à la volée, sans précautions, soulevait une poussière ténue extrêmement dense, qui s'élevait, restait en suspension dans l'air, et y était encore quand, son balayage terminé, le garçon chargé de ce travail, passait distraitement un chiffon agile sur tables et bancs. Elle retombait ensuite lentement, paisiblement, et les élèves essuyaient bientôt avec leurs vêtements et leurs mains cette poussière qu'ils avaient foulée aux pieds quelques heures auparavant.

Si encore une aération convenable avait compensé ces fautes contre la propreté la plus vulgaire ; mais elle était laissée à la bonne volonté ou au caprice du premier venu. En hiver, le tirage des gros poêles faisait bien un appel continu d'air nouveau, et en été les fenêtres étaient ouvertes ; mais le plus souvent classes et études restaient hermétiquement closes surtout en l'absence des élèves ; ne fallait-il pas y conserver la chaleur et faire des économies de combustible. C'est à peine, si, pour leurs récréations les élèves disposaient de cours spacieuses : elles étaient, pour la plupart exiguës, enclavées au milieu de bâtiments trop élevés, leur aspect était triste et respirait l'ennui.

Hygiène corporelle. — Toilette et bains.

L'hygiène des élèves était encore plus mal comprise que celle des constructions scolaires. C'était encore l'époque des dortoirs nombreux comprenant 30 à 40 lits, rapprochés au point de pouvoir toucher, de son lit, ceux de ses voisins à droite et à gauche; c'était le temps où pour ces 40 élèves il y avait au milieu du dortoir un petit réservoir appelé lavabo, muni de 10 à 12 robinets minuscules. A ces robinets laissant couler un filet d'eau il fallait faire sa toilette journalière et définitive. On était deux, quelquefois trois, à se disputer l'usage d'un robinet, afin d'être prêt au bout des vingt minutes réglementaires. Les plus paresseux, encore à moitié endormis, se bornaient le plus souvent à un simulacre de toilette, le réservoir étant complètement vide depuis longtemps quand ils se décidaient à en approcher. Voilà à quoi se bornaient les soins de propreté corporelle. Pas de toilette intime, elle aurait été impossible ou ridicule, pas de nettoyage de mains dans la journée ; on passait de l'étude au réfectoire, des récréations aux études, les mains souillées; et si quelque souci d'élégance raffinée poussait quelque élève à passer ses mains à l'eau de la fontaine, il n'avait que son mouchoir, pour les essuyer.

Le reste du corps était encore moins favorisé que les parties visibles: on avait un bain de pieds tous les mois dans un baquet *ad hoc*, où l'eau montait

chichement jusqu'à la cheville, et d'octobre à Pâques on ne prenait qu'un grand bain chaud. Encore cette formalité était-elle un événement considérable et redouté, entraînant de nombreuses écritures, des enquêtes dans les études et la lecture publique de recommandations, défenses et prohibitions. L'administration en était sens dessus dessous, et n'en prenait l'initiative qu'à regret.

Les exercices physiques, jeux, promenades, gymnastique

Les distractions et exercices physiques étaient presque aussi inconnus que la propreté corporelle ; sauf les petits élèves des classes de Neuvième, Huitième et Sixième qui jouaient encore dans les cours, dès la classe de Cinquième, l'on ne voyait que bien rarement des parties de barres, de ballons ou autres jeux, et, jusqu'à la rhétorique, c'était la promenade nonchalante autour de la cour, par groupes de deux, trois, ou quatre, ou bien des parlottes mystérieuses dans les petits coins, parlottes et promenades sages et calmes de jeunes hommes vieillis avant l'âge, promenades et parlottes où trop souvent se faisait l'initiation au vice.

Les sorties officielles du jeudi et du dimanche étaient tout aussi monotones que les récréations : égrenés le long de la grand'route, on allait sans but, droit devant soi, toujours à la même cadence, et la

moitié du temps fixé ; une fois écoulée, on faisait demi-tour et l'on revenait du même pas que l'on était parti. Une promenade dans de telles conditions, si elle n'était pas une fatigue malsaine par sa monotonie, était pour le moins corvée bien désagréable.

Corvée aussi ces séances de gymnastique aux agrès, placées immédiatement après le repas de midi, et où maître Gaster, fâché sans doute des tours d'acrobatie auxquels on se livrait, arrêtait son travail et ne le reprenait qu'une fois la leçon terminée.

Les repas

Il est vrai de dire que ce malheureux Gaster avait, de son côté, à accomplir de véritables tours de force. Il n'avait que treize à quinze minutes pour engloutir sans répit aliments et boissons ? Et il fallait bien qu'il s'accommodât de ce délai, ces quinze minutes semblant encore trop longues, quand, en hiver, passant de l'étude bien chaude au réfectoire glacial on avalait la nourriture comme de jeunes loups, impatients que l'on était de quitter un endroit où l'immobilité et le froid faisaient grelotter. Maître Gaster était trop jeune, pour protester contre de telles pratiques ; mais quelles funestes conséquences pouvait avoir pareil régime prolongé pendant des années !

Éducation intellectuelle, classes, études, punitions

Si les soins corporels, quels qu'ils soient, étaient négligés, il n'en était pas de même des soins intellectuels. Les élèves étaient considérés comme des cerveaux pourvus d'un corps, quantité négligeable, et non comme des êtres vivants doués d'un cerveau. Sauf pour les petits élèves le régime des classes de deux heures, des études de une, deux et trois heures sans interruption, sévissait dans toute sa rigueur ; souvent même, le matin, certains élèves avaient quatre heures de classe, interrompues seulement par un court intervalle de dix minutes. Et tout était bien quand étant sorti indemne des classes et études successives de la journée on n'était pas obligé, par punition, de passer la récréation, debout, immobile, au piquet, dans quelque coin de la cour, ou, enfermé à nouveau dans quelque salle empuantie, obligé de griffonner hâtivement sous la dictée rapide et monotone de quelque maître de corvée.

Le tableau, ci-dessous, emprunté en partie à la thèse de Trouillet (Paris, 1891) et extrait du rapport des recteurs au ministre de l'Instruction publique en 1888, donnera plus facilement une idée d'ensemble sur le temps consacré aux études, aux classes et aux récréations, que le détail de l'emploi du temps pour chaque classe.

	Sommeil	Classes	Etudes	Total	Récréations	Promenades
Classes prim.	Eté. 9 h. Hiver. 9 h. 1/2	3 h. 1/2	6 h. 1/2	10	3 h. 25	2 heures jeudis et dimanches.
Divis. élément.	Eté. 9 h. Hiver. 9 h. 1/2	id.	id.	10	id.	
Divis. gramm.	Eté. 9 h. Hiver. 9 h. 1/2	id.	id.	10	id.	
Divis. supér.	Eté. 8 h. Hiver. 9 h. moins la veillée.	4	8 h. a vec la veillée.	13	2 h. 1/2	
Divis. extr. supér.	id.	4	id.	13	id.	

Des enfants de sept à treize ans étaient donc contraints à dix heures d'immobilité et de travail par jour, des adolescents de treize à dix-neuf ans, à douze et treize heures, et cela dans des locaux mal aérés, mal chauffés et parfumés par les exhalaisons de corps mal soignés. Ces chiffres de travail qu'un adulte ne pourrait s'imposer, d'une façon continue, sans risques pour sa santé, sont assez éloquents par eux-mêmes et se passent de commentaires.

Conclusion : état rudimentaire de l'hygiène il y a vingt ans

Tel était l'état rudimentaire de l'hygiène dans les lycées, il y a une vingtaine d'années, et l'on comprend, à lire ce résumé, l'effort persévérant qu'il a fallu faire pour amener quelques améliorations là où

régnaient des habitudes de malpropreté séculaires, un étouffement systématique de tout développement physique, l'insouciance ou l'indifférence envers tout ce qui touchait aux lois et aux nécessités de l'hygiène.

L'hygiène actuelle. — Progrès notable. Les constructions scolaires nouvelles.

Les résultats obtenus, dus aux conseils et à l'enseignement des hygiénistes, s'ils ne les satisfont pas entièrement, marquent cependant un progrès qu'il faut signaler. Les bâtiments scolaires nouvellement construits sont de véritables palais, situés, quand c'est possible, en dehors des grandes agglomérations ; les anciens lycées subissent des transformations qui modifient leur aspect, les rendent plus gais, moins sales, plus sains. On s'attache à faire entrer partout l'air et la lumière. L'électricité, les becs Auer, ou bien l'éclairage diffus reflété par le plafond ont remplacé les becs de gaz si ternes d'autrefois. Le chauffage grossier par les poêles de fonte disparaît de plus en plus pour faire place aux calorifères à vapeur ou à eau chaude. Les radiateurs sont placés le long des murs ou à leur intérieur et distribuent une chaleur égale sur tous les points. Le mobilier se transforme, et partout où les crédits le permettent, on a fait achat de tables et bancs à dossier mesurés à la taille des élèves ; on a remplacé les planchers par un sol lavable, et le nettoyage à sec, si en honneur

autrefois, devient une exception. L'aération se fait systématiquement, hiver comme été, pendant les récréations ou l'absence des élèves. Les cours dans les nouveaux bâtiments sont spacieuses, ensoleillées et ombragées à la fois ; les vieilles cours moroses sans air, quelquefois sans soleil des vieux lycées subissent des transformations qui les rendent plus attrayantes et plus saines.

L'hygiène corporelle

L'hygiène corporelle a fait aussi des progrès remarquables. Les dortoirs ne sont plus encombrés ; dans certains lycées, il y a même des chambres séparées pour les grands élèves. Les lavabos à robinets omnibus n'existent plus ; une salle spéciale est aménagée auprès du dortoir, où les élèves trouvent chacun leur cuvette et de l'eau à volonté. Cette salle est généralement chauffée en hiver, ce qui permet des ablutions plus complètes.

Depuis quelque temps on a placé des fontaines-lavabos près des études et des réfectoires, où les élèves sont tenus de se laver les mains avant de se mettre au travail ou de prendre leurs repas. Les bains de pieds, de mensuels qu'ils étaient, sont devenus hebdomadaires, et les grands bains sont pris selon les établissements une fois ou deux fois par mois. On a même créé des bains-douches (Henri IV, Montaigne, Lakanal), dont on fait usage

une fois par semaine ; et la province suit le mouvement : le lycée de Lille en possède depuis trois ans.

Renaissances des jeux et exercices physiques

A côté de ces améliorations de la propreté corporelle, on a voulu remettre les jeux et exercices physiques en vigueur : le tennis, le football, le cricket, le ballon, les barres, le cerceau pour les petits sont encouragés officiellement pendant les récréations et se pratiquent couramment. La gymnastique aux agrès et la gymnastique dite suédoise ont leur place marquée dans les programmes, et ont lieu, non plus après les repas, comme autrefois, mais le matin entre 10 heures et midi. Les promenades du dimanche et du jeudi sont supprimées en partie et remplacées par des matches de football entre établissements de la même région ; des équipes de cyclistes se forment (Lille, Saint-Omer, Albi, Montauban, etc.) ; dans certains lycées, sous l'impulsion de jeunes professeurs, aidés de docteurs et d'anciens élèves, se sont organisées des sociétés de marche, qui, chaque quinzaine, le dimanche, hiver comme été, vont, accompagnées d'un professeur et d'un docteur, faire des excursions aux endroits et localités offrant quelque intérêt. Le minimum de marche est de 25 à 30 kilomètres, et si le but est éloigné le retour se fait en chemin de fer.

Il y a donc un souci nouveau de la santé et du

développement de la jeunesse qui paraît s'éveiller un peu partout : la Ligue française pour l'Hygiène scolaire devient de plus en plus importante sous la direction du Dr Stéphane Bonnet, son trésorier, et du Dr Mosny, médecin des hôpitaux, son sécrétaire général, et elle poursuit avec persévérance le but qu'elle s'est donnée : 1° appeler l'attention sur les inconvénients que présente l'organisation actuelle du régime scolaire pour des enfants et des jeunes gens en voie de développement ; 2° obtenir que l'on donne aux exercices physiques sagement mesurés et à la vie au grand air toute l'importance qu'ils réclament à cet âge ; 3° faire réformer les programmes et les méthodes scolaires de façon à éviter le surmenage cérébral et l'éparpillement des efforts intellectuels ; 4° réclamer pour les médecins, seuls compétents en matière d'hygiène, et pour les pères de famille une participation plus effective dans la réglementation de la vie physique et intellectuelle des écoliers.

A côté d'elle, Hachette a publié en 1909 pour le ministère de l'Instruction publique un *Manuel d'Exercices physiques et de Jeux scolaires* qui est maintenant officiel, et il n'est pas jusqu'à l'administration de la rue de Grenelle, qui, poussée par les idées et par les faits, ne tienne à apporter sa part de direction et de conseils à ce mouvement jusqu'ici un peu désordonné, et laissé à la libre initiative des chefs d'établissements. Voici les principaux passages de la circulaire du 7 mars 1910, relative à l'éducation physique dans les établissements publics d'enseigne-

ment secondaire (*Bulletin administratif de l'Instruction publique*, n° 1913, 12 mars 1910).

L'éducation physique des élèves des lycées et collèges de garçons a été depuis longtemps l'objet d'une attention toute spéciale de la part de mon administration. Aujourd'hui plus que jamais, il importe que les jeunes gens qui sortent des établissements publics d'enseignement secondaire soient bien préparés à ce point de vue..... Il est nécessaire, d'une part, de surveiller, avec l'intérêt qu'il mérite l'enseignement régulier de la gymnastique, d'autre part, d'encourager les sports athlétiques et les jeux de plein air.....

Le développement normal harmonieux du corps fait partie intégrante d'une éducation complète. Si cette idée n'est pas encore évidente pour tout le monde, s'il arrive que les familles sont souvent trop disposées à solliciter des dispenses pour les cours de gymnastique, il est du devoir des chefs d'établissements de s'appliquer à démontrer qu'ils agissent aussi contrairement à l'intérêt de leurs fils et de leurs filles.....

D'ailleurs, l'enseignement de la gymnastique est puissamment aidé par les jeux de plein air et par les sports athlétiques. En usage, déjà depuis de longues années, dans beaucoup d'établissements, les sports athlétiques et les jeux de plein air méritent d'être spécialement encouragés. Les élèves y trouvent une diversion salutaire aux fatigues cérébrales et à l'effort intellectuel, une occasion de respirer largement, et de s'aguerrir aux intempéries. En même temps, les sociétés sportives qu'ils constituent entre eux développent leur personnalité, leur apprennent à se gouverner eux-mêmes et à conserver l'estime les uns des autres, et, en les

obligeant à se soumettre à une règle qu'ils se sont imposée volontairement, donnent à leur caractère plus de fermeté et de décision. Il est bien entendu que les chefs d'établissements ne doivent laisser s'y engager que les élèves dont les parents ont donné une autorisation écrite, et ont en même temps déchargé l'administration collégiale de toute responsabilité en cas d'accident. Il va sans dire aussi que MM. les proviseurs et principaux conservent la haute surveillance de ces sociétés, et qu'ils doivent prendre les mesures nécessaires pour qu'elles ne nuisent pas au travail des classes. Mais, ces réserves faites, il est bon qu'ils y prennent un intérêt actif et bienveillant, qu'ils les considèrent comme un organisme presque nécessaire qui complète la maison et lui fait honneur.....

Cette circulaire est la première tentative faite pour réglementer ce qui n'était jusqu'ici qu'une tolérance.

Modifications à l'emploi du temps

Ce même souci de la santé des élèves se retrouve dans le soin que l'on prend à ce que, dans des réfectoires convenablement chauffés, ils passent un temps normal à prendre leurs repas, à ce que la monotonie de leurs études soit rompue le plus souvent possible pour éviter le surmenage ou l'ennui : les classes de une heure sont maintenant la règle, et un intervalle d'un quart d'heure pour les petits, de cinq minutes pour les grands, sépare tou-

jours deux classes différentes. Bien plus, il est recommandé aux professeurs de varier leur enseignement et de changer la matière de leur cours quand ils s'aperçoivent de la fatigue ou de l'inattention de leurs élèves. Les punitions mêmes, qui autrefois privaient les élèves de leur récréation principale, sont supprimées ; on ne connaît plus le piquet, la petite ou la grande retenue, la privation de sortie, le séquestre. Tout cela a disparu. Par contre, on a institué pour les internes et demi-pensionnaires un carnet sanitaire : on y inscrit, chaque trimestre, le poids, la taille, le tour de poitrine des élèves. Ces carnets restent entre les mains du proviseur, qui, le cas échéant, prend les mesures indiquées par le docteur.

Telles sont brièvement résumées les réformes accomplies depuis vingt ans. Toutes ont été réalisées pour le plus grand bien des enfants et des jeunes gens confiés à l'Université, et on n'a eu qu'à s'en louer.

Réformes insuffisantes. — Nombre d'heures de travail trop élevé.

Malheureusement combien d'entre elles sont restées inachevées ! Si l'on cite des proviseurs, des recteurs (Lille, Toulouse) qui les appliquent avec le dévouement et le zèle que comporte une tâche aussi noble, la grande majorité des administrateurs, proviseurs et économes suivent les nouvelles prescriptions, de loin, de très loin, et en tirant en arrière

sur la corde, parce qu'elles donnent du souci et du travail, parce qu'elles créent des responsabilités, et les forcent à des initiatives. La circulaire même de mars 1910, tout en faisant appel à l'amour-propre des chefs d'établissements pour les inciter à agir, leur ordonne, d'autre part, une réserve qu'ils ne sont que trop disposés à observer, et la timidité officielle qui s'y donne libre cours ne fait qu'encourager leur apathie. Chez eux aussi la devise immuable est « pas d'histoires pas d'affaires ». On est si bien, inerte et indifférent au milieu des paperasses administratives !

Il n'est pas jusqu'aux docteurs attachés aux lycées qui ne fassent trop souvent preuve d'indifférence, absorbés qu'ils sont par leurs occupations de ville, ou rebutés par le mauvais vouloir des proviseurs. Il faut aussi lutter contre certaines moqueries paralysantes, et certaines résistances auxquelles on ne s'attendrait guère : dans certaine région de France, certains professeurs refusent de laisser aérer leurs classes de peur que les mouches y pénètrent ! Et certains censeurs sont obligés d'ouvrir eux-mêmes portes et fenêtres s'ils veulent que l'air soit renouvelé dans les classes ! Il y a là toute une éducation à faire ou à refaire, et il faudrait endoctriner les maîtres avant d'instruire les élèves.

Tout cela serait peu de chose et l'adaptation aux idées nouvelles se ferait bien quand même et peu à peu ; mais tandis que l'on bâtissait des locaux salubres et gais, que l'on transformait les vieux lycées, que l'on prenait les mesures nécessaires pour

assurer un chauffage et un éclairage hygiéniques, que l'on apportait un soin de plus en plus attentif à la propreté corporelle, que l'on tentait une renaissance des jeux et exercices physiques, rien, à part les vœux platoniques de la Ligue française pour l'hygiène scolaire, rien n'a été fait pour alléger la somme de travail et d'immobilité imposée aux élèves. Malgré les interruptions d'un quart d'heure ou de cinq minutes entre les classes, le total des heures consacrées à l'étude est, à quelques minutes près, absolument identique à celui d'il y a vingt ans, et le tableau suivant qui résume la situation actuelle ne présente que des différences négligeables avec celui d'autrefois.

Tableau II

	Sommeil	Classes	Études	Total	Gymnast.	Récréat.	Promenades
Classes prim.	Été. 8 h. 1/4 Hiver. 9 h. 1/4	3 h. 1/2	6 h. 1/4	9h. 3/4	2 h. par semaine	3 h. 1/4	2 heures jeudis et dimanches ou jeux.
Division élément.	id.	id.	id.	id.	id.	id.	
Moyens.	id.	4 h. et 5 h.	id.	11h.1/2	1 h. 1/2	2 h. 3/4	
Grands.	Été. 7 h. 1/4 Hiver. 7 h. 3/4	5 h.	6 h. et 7 h.	12h.1/2	id.	id.	
Division extra sup.	id.	5 h. et 5 h. 1/2	7 h. et 8 h.	id.	id.	id.	

La même conclusion s'impose donc qu'il y a vingt ans.

L'on s'étonne, après cela, que les progrès accomplis ne donnent pas plus de résultats; on s'étonne de trouver en fin d'année, malgré l'hygiène des locaux, malgré jeux et exercices physiques, des élèves pâles, anémiques, débilités ; on s'étonne de l'aspect chétif de beaucoup d'entre eux, de leur peu de résistance physique !

Contresens physiologique

C'est que, en forçant les enfants à un travail cérébral, prolongé et à une immobilité continue, on a toujours commis et on commet encore le plus grand contresens physiologique qu'on puisse imaginer. Ces enfants, ces adolescents sont en pleine période de croissance : de sept à quatorze et quinze ans ils grandissent de 5 à 6 centimètres par an, et par an leur poids augmente de 2 kilogrammes ; leur formation osseuse et articulaire, qui demande les matériaux les plus riches, les assimilations les plus intenses et les plus compliquées, est en pleine activité ; leurs viscères suivent pas à pas le développement général du corps ; leurs muscles commencent à prendre leur tonicité, et bientôt leurs glandes génitales s'éveilleront et deviendront fécondes. Il faudrait à ces organismes, pour faciliter et achever le travail énorme de construction lente et rapide à la fois qui s'accomplit en eux, il faudrait une respiration active et libre

qui leur apporte l'oxygène nécessaire, une circulation sans obstacles, et apte à transporter partout les matériaux de la vie, à faciliter les échanges, à nourrir les tissus et à chasser tous les déchets. Et pour cela il n'y aurait qu'un seul moyen, moyen infaillible, mais nécessaire, laisser à l'enfant toute son activité physique.

Besoin instinctif du mouvement chez l'enfant

Le mouvement est en effet une fonction naturelle chez l'enfant. Le voici en classe : après trois quarts d'heure d'immobilité et d'attention, et plus encore après une heure et demie, ce n'est pas le désir d'une diversion de l'esprit qui le rend turbulent, c'est le besoin de se mouvoir : malgré l'autorité du maître, malgré la crainte des punitions, malgré la bonne volonté même de l'enfant, il bouge, il remue, il s'agite et fait du bruit ; ses jambes se balancent impétueusement ; ses avant-bras cirent la table, son fond de culotte polit le banc, ses mains tiraillent ses vêtements, ses pieds glissent à terre, son plumier, ses livres tombent avec fracas ; pour demander à répondre, il se lève, s'assied, se trémousse, tourne de droite et de gauche, secoue ses bras, ses mains comme autant de signaux affolés ; c'est le moment où les bons élèves, si doux, si calmes, étonnent leurs professeurs par des incartades imprévues qui leur attirent quelque sévère réprimande.

Tant que dure la classe ou l'étude, les enfants sont relativement calmes ; mais attendez-les à la sortie : ils se précipitent tumultueux et pressés, ils passent dans un déchaînement de cris inarticulés et de mouvements désordonnés ; on dirait une meute lâchée sur quelque proie ; rien ne les arrête dans leur débandade effrénée qui fait sourire les parents et rouler de gros yeux aux professeurs et maîtres attardés dans la mêlée. Pourtant, quel enseignement pour l'éducateur ! Cet excès de turbulence qui se calme peu à peu ne vient-il pas corriger l'excès de contrainte et d'immobilité qu'on impose à ces enfants ; et si l'on savait mieux organiser l'enseignement, aurait-on ces spectacles qui font douter le passant indifférent ou hostile, de la bonne éducation d'enfants bien élevés.

Quand l'enfant est en liberté, seul ou avec ses camarades, c'est encore le mouvement qui domine dans ses jeux ; mouvements variés et souples qui font travailler muscles et articulations, mouvements agiles et multiples qui exercent bras, jambes, tête et tronc. Il n'est pas jusqu'à ses cris, ses disputes, ses chamaillis qui ne viennent ajouter leur effet au développement de la cage thoracique. Et puis regardez ces faces épanouies, rouges d'animation et de plaisir ; le jeu n'est-il pas spontané et naturel chez l'enfant ? Ne s'y adonne-t-il pas avec ardeur, sans effort physique, sans effort de volonté, sans fatigue ? N'y éprouve-t-il pas une joie inconsciente qui se diffuse dans tous ses membres ? une vie plus intense ne passe-t-elle pas en lui ? et son esprit même n'en

acquiert-il pas plus de vivacité et de promptitude ?

Cette agitation qui survit à la contrainte des classes, cette turbulence excessive qui lui succède, cette liberté, cette spontanéité dans les jeux, le plaisir qui les accompagne sont autant de preuves que l'activité physique chez l'enfant est une nécessité de la vie : nécessité comme le boire et le manger, comme le sommeil. L'enfant, qui joue bruyamment et brutalement, accomplit une fonction physiologique ; la nature travaille en lui, elle est son guide, et le pousse sans qu'il s'en doute à la satisfaction d'un besoin, plus même, d'un instinct.

En suivant cet instinct, l'œuvre de la nature non-entravée serait parfaite. Les mouvements, et surtout les mouvements rapides et souples particuliers aux jeux d'enfants, font travailler les muscles, le rythme de la respiration devient plus fréquent, la capacité de la cage thoracique augmente, le poumon est en pleine suractivité ; la quantité d'air inspiré est cinq, six et même sept fois plus grande qu'au repos, et l'absorption d'oxygène s'accroît d'autant. La circulation est accélérée, le nombre des pulsations est doublé, le sang circule plus chaud, les échanges gazeux et les transformations chimiques sont plus rapides et plus actifs, l'assimilation se fait sur tous les points de l'organisme et devient plus intense et plus régulière, les déchets s'éliminent sans arrêt, et un appétit toujours renouvelé de matériaux nouveaux se fait sentir sans trêve.

Le mouvement, dans son infinie variété, répond

donc bien aux besoins intimes de l'organisme en voie de croissance. L'en priver, c'est lutter contre la nature et la déformer, c'est diminuer l'activité vitale, c'est amoindrir la résistance physique, c'est abattre les obstacles sur la route où s'acheminent si facilement les maladies et quelquefois la mort.

C'est pourtant ce crime de lèse-nature qu'on accomplit systématiquement contre les enfants dans les lycées, collèges et écoles. Sans compter les heures de sommeil dans des dortoirs fermés, on emprisonne pendant neuf et dix heures par jour des enfants, pendant douze à treize heures des jeunes gens, dans des salles où l'acide carbonique peut atteindre, au bout d'une heure, une proportion de 3 à 4 o/oo ; on les y condamne à une immobilité plus fatigante que tous les exercices physiques, parce que la fatigue qu'elle provoque est une fatigue lente et sournoise, qui s'installe insidieusement et dont les effets sont lointains, et on les force à un travail intellectuel le plus souvent inintelligent et ennuyeux.

Pendant ces longues périodes d'encellulement, d'immobilité et d'effort cérébral, la respiration devient superficielle, le sommet des poumons ne fonctionne pas, les battements du cœur se ralentissent, la circulation languit, la température baisse, l'assimilation traîne et se fait mal, l'élimination des déchets est imparfaite et l'esprit lui-même s'embrume le plus souvent. A ce régime, l'appétit devient paresseux, la digestion devient lente, les muscles perdent

leur tonicité et leur contractilité, l'organisme devient sensible au refroidissement, et, sans aggraver le tableau par la menace de maladies infectieuses ou de déformations corporelles, on peut dire que l'économie est dans un état d'appauvrissement général qui peut influer sur l'existence entière.

Les récréations et les jeux sont un trompe-l'œil

On dira peut-être que justement ces fameuses récréations d'un quart d'heure, ces intervalles de cinq minutes entre les classes apportent le délassement nécessaire à l'esprit, que les jeux physiques sont redevenus en honneur pendant les longues récréations et prennent une grande part des jeudis et dimanches.

Cela n'est qu'apparence : si les courts intervalles laissés entre les classes délassent l'esprit, s'ils sont un obstacle à l'asphyxie lente contre laquelle on les a institués, ils laissent le plus souvent les enfants avec le regret de n'avoir pu continuer les jeux commencés, et leur font reprendre leur tâche à contre-cœur. Les séances de jeux du jeudi et du dimanche, trop longues comparées aux courtes récréations de la semaine, laissent après elles une courbature pénible, signe qu'elles sont, elles aussi, un autre genre de surmenage ajouté à l'autre. D'ailleurs, ces jeux mêmes, si bien organisés qu'ils soient, ne com-

prennent pas tous les élèves. A part les premiers rôles privilégiés, qui remplissent une tâche physique assez lourde, les autres, plus nombreux, ne sont que des comparses, et un plus grand nombre encore se bornent à être spectateurs. Enfin, il y a la foule des externes pour qui toutes les récréations physiques se limitent au chemin parcouru quatre fois par jour de la maison au lycée et du lycée à la maison. Les jeux, en admettant qu'ils soient réellement utiles, tels qu'on les pratique actuellement, ne profitent en réalité qu'à un nombre restreint d'élèves et ne font pas partie intégrante, obligatoire de l'éducation.

Par cela même qu'ils sont trop peu fréquents, trop espacés, leur rôle hygiénique est douteux et, à part de rares exceptions, leur effet bienfaisant est loin d'être évident ou démontré.

L'Université, d'ailleurs, sait bien l'inutilité relative, l'insuffisance de ces exercices physiques et son impuissance à maintenir ses élèves en état de santé vigoureuse.

Elle impose des vacances de deux mois, et elle tolère le dépeuplement de ses lycées et collèges dès le début de juillet, laissant fuir les enfants las, fatigués, déprimés vers les campagnes ensoleillées, vers la mer, vers la montagne.

Des enfants qu'on lui confie, elle a presque fait des malades, elle les a soumis à un régime d'hommes d'affaires, d'homme en bataille pour la vie. Comme à cet homme il faut à l'enfant non une cure de repos, mais une cure de grand air et de libre mouvement ;

et tout va bien quand trois mois sont suffisants pour réparer ce que l'on a détruit pendant les autres mois de l'année.

Conséquences éloignées de ce régime

Si encore l'influence néfaste d'un tel régime se bornait à des troubles momentanés ; mais le jeune homme garde l'empreinte reçue et, devenu adulte, peut la porter toute la vie.

Ces enfants, si vifs, si remuants, ces enfants, de huit à seize ans, toujours en mouvement quand on les laisse libres, on ne les astreint pas impunément à cette immobilité prolongée pendant des semaines, des mois, des années. Le corps s'alanguit, une apathie progressive s'en empare, une torpeur musculaire l'envahit et semble paralyser jusqu'à la volonté. On perd peu à peu l'habitude des jeux en plein air, de la course, du saut, qui donnent tant de souplesse et d'harmonie aux mouvements du corps ; on les néglige, on les abandonne, et il faut un effort de volonté pour s'imposer la pratique des exercices physiques.

Cet effort de volonté, on le fait bien rarement, on conserve après la puberté, et plus tard encore, les habitudes imposées dès la jeunesse, acquises peu à peu et formant en nous comme une seconde nature ; on hésite à remplir son devoir envers la patrie, plus par répugnance pour l'effort physique qu'il exige que par manque de patriotisme, peur de la guerre

ou dégoût de la promiscuité où l'on vit à la caserne; on continue sans s'en apercevoir les longues séances d'immobilité, on finit par les aimer, et l'on s'installe commodément dans le bureau ou l'on est devenu parfait fonctionnaire, ou bien l'on passe des heures, assis au café, à continuer le doux rêve d'inaction et de nonchalance qui semble être l'idéal de la vie.

Cherchez des exemples d'énergie raisonnée, d'initiatives fécondes ; cherchez le besoin d'expansion, d'entreprises courageuses, que seuls peuvent faire naître l'entraînement physique et la vigueur corporelle alliée à une intelligence cultivée ; vous en trouverez un bien petit nombre ; vous rencontrerez plus souvent le simulacre, le fantôme de ces belles qualités humaines chez des jeunes gens qui, comme l'exprime si bien le professeur Landouzy, « ont plus de nerfs que de muscles, plus de vapeurs que de volonté ».

La surcharge des programmes cause de tout le mal

Cependant ce régime d'immobilité et de travail prolongés, causes de tout le mal, est nécessaire pour l'exécution des programmes d'enseignement ; on a surchargé ceux-ci à tel point que la seule énumération des matières à apprendre dans les différentes classes tient un volume de plus de deux cents pages, imprimé chez Delalain ! Il faut entr'ouvrir ce livre pour voir quelle formidable puissance d'assimilation il faudrait

pour apprendre et surtout savoir tout ce fatras de connaissances. Il y a tant et tant de matières à absorber que les enfants, les jeunes gens n'exercent guère que leur mémoire, cette faculté passive qui semble tout retenir, mais rejette tout ce dont le raisonnement, l'intelligence ou l'imagination ne font pas leur profit.

Prenons comme unique exemple d'une journée de travail, l'emploi du temps d'un élève de Septième à Paris en été 1910. L'âge de l'enfant est neuf à dix ans. Le matin, il a eu deux heures de classe; la première heure a été consacrée à la récitation d'une leçon de géographie apprise à l'étude ou à la maison, et comprenant les paragraphes suivants :

Généralités sur les routes nationales, départementales, chemins vicinaux et chemins de fer.

Les six réseaux, le septième de l'État.

Résumé des réseaux de l'Est et du Nord.

La deuxième heure s'est écoulée à l'exécution d'exercices français.

Rentré à l'étude ou à la maison il a pris son histoire et en a étudié deux grandes pages comprenant les petites chapitres intitulés :

L'Empire, les guerres, la guerre de Crimée. Victoire de l'Alma. Siège de Sébastopol. La paix.

La première heure de classe de l'après-midi a été consacrée à la récitation presque par cœur de ces deux pages d'histoire. Pendant la deuxième heure, il

s'est livré à des exercices de calcul et voici deux des problèmes donnés à résoudre :

I. — J'ai dépensé les 4/9 de ce que j'avais, puis les 7/8 du reste, et j'ai encore 5 francs. Quelle somme avais-je ?

II. — Un homme qui avait 1.200 francs en a dépensé 1/3, puis les 2/3 de ce qui lui restait, enfin les 7/8 du reste.

Combien lui reste-t-il ?

Absurdité et inutilité de certains travaux

Quelle étrange façon de compter ! Ne pas savoir ce que l'on a eu en poche et se rappeler qu'on en a dépensé les 4/9, puis les 7/8 du reste et qu'on possède encore cent sous ! ou bien avoir eu 1.200 francs, savoir qu'on en a dépensé le 1/3, puis les 2/3 du reste, puis encore les 7/8 du deuxième reste et ne pas savoir ce qu'on possède encore ! Voilà de fameux calculateurs, mais de bien piètres comptables ! Et m'est avis qu'un caissier de banque qui ferait ses comptes de cette manière serait bien vite considéré comme fou, et renvoyé de la maison qui l'honore de sa confiance.

Enfin, après avoir passé sa dernière heure de classe à se torturer la cervelle sur ces chinoiseries mathématiques et à les résoudre, ou ne pas les résoudre, le fait importe peu, il est rentré à la maison, ou en étude après une récréation d'une heure ; et cet enfant de neuf ans qui a déjà appris et récité de la géographie, fait des exercices de français, appris

et récité de l'histoire, cherché la solution de problèmes abracadabrants, cet enfant qui pour tout cela a déjà été enfermé six heures et demie, on l'enferme de nouveau avec la tâche suivante :

Écrire correctement les mots soulignés et mettre en marge le numéro de la règle que l'on aura appliquée :

1° Les étoffes *gris perle* se tachent facilement ;

2° Les petits enfants portent souvent des rubans *rose tendre ;*

3° Les étoffes *bleues* sont moins communes que les étoffes *marron ;*

4° Les satins *jaune brillant* se nomment encore des satins *jonquille :*

5° La fourrure du chat est souvent *châtain clair ;*

6° On a emprunté au règne végétal des noms de couleurs : on dit des étoffes *réséda,* des rubans *olive,* du drap *noisette,* de la gaze *vert pomme ;*

7° La vertu, *tout austère qu'elle* est, fait goûter bien des plaisirs ;

8° Il se trouvait à cette réunion *quelque* cent personnes ;

9° *Quels que soient les humains* il faut vivre avec eux ;

10° Paris a bien changé depuis trente ans, il est *une toute autre ville ;*

11° Les marins sur leurs bateaux sont souvent *nus-pieds ;* mais ils ont rarement la *tête nue.*

Voilà un joli casse-tête pour ces enfants ! mais ce n'est pas tout ; il y a aussi un petit devoir d'anglais ou d'allemand heureusement très court ; puis

des leçons à apprendre : 15 vers d'une fable, et quelques numéros de grammaire.

Ces quelques numéros de grammaire n'ont l'air de rien, mais lisez-les et vous vous demanderez ce qu'un enfant de neuf an peut bien y comprendre.

1° Le mode est la manière dont on emploie le verbe pour indiquer comment l'action est présentée;

2° Quand le sujet fait l'action exprimée par le verbe, on dit que le verbe est à la forme active;

3° Le verbe actif peut être construit avec un attribut du sujet, ou avec un objet direct ou indirect. Exemple : l'enfant tomba malade, le faucheur coupe le blé;

4° Quand le verbe a un complément d'objet direct ou indirect on dit qu'il a le sens transitif. Cela signifie que l'action faite par le sujet passe sur l'objet.

5° Quand un verbe transitif peut avoir un complément d'objet direct on l'appelle verbe transitif direct. Quand un verbe transitif a un complément d'objet indirect, on l'appelle verbe transitif indirect;

6° Certains verbes actifs se construisent seulement avec un sujet et n'ont pas de complément d'objet, on dit qu'ils ont le sens intransitif.

Que penser de toutes ces formules ? Quelle salade vont faire dans la tête de notre enfant de neuf ans les définitions de ces verbes actifs transitifs, transitifs directs, transitifs indirects et intransitifs ! L'enfant les apprend par cœur, neuf fois sur dix ne les comprend pas, et deux jours après les a oubliées.

N'aurait-il pas mieux valu, pour lui, passer une bonne moitié de son temps à courir, gambader, jouer, à acquérir un peu de force, et à développer son activité vitale ?

Abondance exagérée des matières

Tout au long de la vie scolaire, c'est la même faute initiale : le gavage forcé de notions inutiles : à sept ans, en Huitième, on apprend l'histoire; mais quel intérêt trouve-t-on à cet âge à la plupart des chapitres et que retient-on de tout ceci : « Le château féodal, les seigneurs, les paysans, les villes, les guerres privées, Urbain II et Pierre l'Ermite, la première croisade. »

Ou bien : « Louis VI à l'attaque du Puiset, un seigneur accordant une charte de commune, la maison commune et la cloche, description rapide d'une église romaine ou d'une église gothique, Louis XI à Péronne, Charles le Téméraire à Granson et à Nancy, les premiers imprimeurs. »

Il y a là autant de notions, si pas davantage, qu'on en pourrait demander au baccalauréat dix ans plus tard ! Avançons de quelques années ; à douze et treize ans, ajoutées aux trois heures de Français, aux sept heures de latin et aux cinq heures de langues vivantes par semaine, il faut apprendre l'Histoire ancienne, la Grecque et la Latine, puis encore l'Histoire de France déjà apprise à sept, huit et neuf ans, puis la Botanique, la Géologie, la Zoologie, la

Morale, la Comptabilité, la Géométrie, la Physique, la Chimie, le Droit usuel. A quatorze, quinze et seize ans, en plus de trois heures de Français et de Latin, des cinq heures de Grec, et des sept heures de Langues vivantes, on recommence l'étude de l'Histoire ancienne, grecque et latine, et de l'Histoire moderne, on y ajoute de nouveau la Physique, la Chimie, l'Algèbre, la Cosmographie et ainsi de suite jusqu'à l'Hygiène en Philosophie, hygiène que l'on apprend, mais que l'on ne pratique pas.

Inutilité et stérilité de tout ce travail

Et tout ce travail imposé à des enfants et à des adolescents, tout ce travail, qui ruine leur santé et entrave leur développement physique est en grande partie stérile, tel qu'on le pratique. Les programmes par la répétition des mêmes matières apprises deux et trois fois au cours des études, et approfondies chaque fois davantage, avouent l'inutilité de tant d'efforts.

Tout va bien même, si l'année du baccalauréat, les élèves ne se jettent pas sur les manuels *ad hoc* pour emmagasiner hâtivement toutes les matières exigées ; matières apprises, matières oubliées, matières qu'ils apprennent une dernière fois, pour les oublier enfin définitivement, aussitôt les épreuves terminées.

Les programmes, en visant à la culture générale, ont le grand tort de tomber dans le savoir encyclo-

pédique. Les jeunes gens forcés de tout apprendre ne savent plus rien. D'ailleurs, comment leur mémoire retiendrait-elle journellement ce que l'on met journellement quatre, cinq et six heures à leur enseigner. La chose est impossible. La mémoire se vide au fur et à mesure qu'elle s'emplit ; toutes ces notions entassées à la hâte, sans ordre et sans intérêt, y sont des hôtes de passage indifférents : ils ne laissent aucune trace, aucun souvenir.

C'est donc de l'exécution de ces programmes touffus et interminables que vient tout le mal. Sous prétexte de les étudier à fond, on néglige l'activité physique, on rompt l'équilibre naturel, qui exige à ce moment de la vie, comme un demi-sommeil cérébral pour laisser toutes les énergies de l'organisme concourir au développement du corps ; on paralyse les forces naturelles, et malgré l'abondance des matières apprises, on n'arrive même pas à armer l'intelligence et la volonté.

Réforme des programmes

Une réforme complète, absolue de ces programmes s'impose donc, réforme difficile, car elle s'attaque à une formidable organisation, à la force des habitudes, aux préjugés séculaires, aux idées arrêtées, et à des amours-propres en révolte. Les inspecteurs généraux des divers enseignements, sous la présidence du directeur de l'enseignement secondaire, élaborent les programmes, sans aucune aide, sans

aucun conseil, sans l'avis même du personnel enseignant.

Cette élaboration consiste à apporter chacun sa petite liste, chaque fois plus longue et plus complète, l'on ajoute le tout bout à bout, et le tour est joué. Allez persuader à ces hommes, que chacun d'eux tire à lui la couverture, que l'enseignement qu'il préconise est dans certaines de ses parties inutile ; allez les convaincre qu'ils exigent trop et n'obtiennent pas assez, ils nieront l'évidence, et si vous leur demandez une réforme, ils ajouteront quelque nouvelle matière à la liste déjà si longue.

Des fabricants de programme on n'obtiendra rien, des exécuteurs on n'obtiendra peu, surtout que leur avenir dépend de ces fabricants même ; il faut chercher autre chose.

La vraie mission de l'enseignement secondaire, celle qu'il avoue, celle dont il se vante, est de former des hommes possédant une culture générale, des hommes à l'intelligence ouverte et à l'esprit convenablement instruit. Ne pourrait-on, alors, chercher auprès des hommes de valeur des professions libérales, du commerce et de l'industrie, ce qui fait d'eux des hommes d'esprit cultivé ? ne pourrait-on leur demander, ce que, en dehors de leur science professionnelle, ils ont retenu des innombrables connaissances qu'on leur a inculquées dans leur jeunesse ; ce qui, parmi elles, a servi à meubler leur esprit, ce qu'ils ont oublié le plus vite, et sans regret, ce qui leur a manqué le plus, enfin ce qu'ils y ont trouvé

d'utile et d'agréable pour la satisfaction de leur goût et la culture de leur intelligence ?

On pourrait réunir de la sorte un ensemble de connaissances, un faisceau d'idées et de faits qui formeraient comme le noyau des nouveaux programmes, noyau autour duquel graviteraient, avec plus ou moins d'importance, les matières qui s'y rattachent. De cette façon on arriverait peut-être à élaguer largement les programmes actuels, on aurait enfin une vraie culture générale, littéraire et scientifique, et non cette masse encycloplédique de matières qu'on apprend à contre-cœur pour l'oublier plus tard avec plaisir. On éliminerait ainsi tout ce qui n'est qu'exercice de mémoire pure, tout ce qui ne s'appuie ni sur le raisonnement ni sur l'imagination ; le temps serait passé des acrobaties intellectuelles, des curiosités scientifiques, des jugements littéraires faits en confection, des petits détails d'histoire qui éparpillent l'attention sans satisfaire l'esprit, des abstractions dogmatiques des grammairiens, de la science pour la science inutile ou nuisible à cet âge, en un mot de tout le fatras indigeste des programmes, qui encombre la mémoire des jeunes gens, et ne sert qu'à une gymnastique stérile et vaine de leurs facultés les plus nobles.

Ce premier résultat obtenu, le reste suivrait de lui-même : les programmes diminués de moitié, et rendus plus intéressants, les jeunes gens, les enfants, l'esprit lucide et alerte, et non embrumé par des études fastidieuses et ingrates, auraient plus de

loisirs et on pourrait réaliser totalement les desiderata que la Commission d'enquête sur l'Hygiène scolaire, instituée par le ministre de l'Instruction publique, formulait déjà en 1888, 1889 et 1890. Cette commission réclamait seulement six heures de travail pour les petits élèves et huit à neuf heures pour les grands, et encore trouvait-elle ces chiffres légèrement excessifs. Cependant, quel progrès énorme ce serait, et quel temps utile serait consacré aux jeux, à l'éducation physique, à la culture du corps, celle qui ne s'oublie pas, et dont on garde l'empreinte toute la vie !

Réforme immédiate possible

Ne pourrait-on pas, même avec les programmes actuels, obtenir quelque atténuation à la rigueur de l'horaire des classes, et donner plus de souplesse à l'emploi du temps. Il suffirait de laisser aux chefs d'établissements toute latitude d'interrompre ou de supprimer classes et études certains jours et d'emmener élèves et maîtres sur les terrains de jeux ou à la campagne, comme cela se pratique couramment en Angleterre ; on profiterait des belles journées d'hiver, si rares en novembre et décembre, et on ne verrait plus des enfants enfermés vingt-deux heures sur vingt-quatre à cause de la tombée précoce de la nuit. Au printemps et en été, on se mettrait à l'unisson avec la nature en joie, et on n'aurait pas le chagrin de voir les figures absentes des élèves se

tourner attristées vers le ciel bleu, vers le soleil qui rit, vers les bruits du dehors, vers l'espace, vers la liberté. Les professeurs n'auraient-ils pas là une occasion de rompre la monotonie de leur tâche, de profiter eux aussi du grand air, de la lumière, de mieux deviner les aspirations physiques de leurs élèves, d'être mieux compris et mieux aimés d'eux quand ils auraient rehaussé de leur supériorité physique leur supériorité intellectuelle et leur autorité morale. Élèves et maîtres y gagneraient donc, et si, en l'occasion, le programme était victime de quelque négligence ou de quelque entorse, elle serait amplement compensée par la gaieté des élèves, leur joie physique, le bien-être de tout leur organisme, et à leur âge cela vaut mieux que l'étude d'un chapitre d'histoire, ou la solution exacte d'un problème !

CONCLUSION

Les progrès accomplis depuis vingt ans en hygiène scolaire sont assez nombreux : les constructions sont aménagées avec un meilleur souci de l'hygiène ; les soins de propreté corporelle, les exercices physiques reçoivent une attention particulière.

Mais les résultats de ces réformes seront stériles, tant qu'on imposera à des enfants de sept à seize ans un emprisonnement et une immobilité variant de neuf heures à treize heures par jour. Ce qu'il faut à l'enfant, ce qu'il recherche instinctivement, c'est le mouvement ; mais le mouvement alerte, libre, et joyeux de ses jeux bien plus que les mouvements ordonnés et cadencés des gymnastiques officielles. Lui seul, par son influence bienfaisante sur la respiration, la circulation, l'assimilation, aide à la croissance normale des enfants et à l'accomplissement parfait de toutes ses fonctions.

Mais à la réalisation de cet instinct s'oppose un obstacle presque insurmontable : les programmes surchargés exigent un travail prolongé et assidu qui empiète étrangement sur le temps qu'on devrait consacrer aux exercices physiques. Ce sont ces programmes qu'il faudrait réformer : tant qu'on ne les

diminuera pas de moitié au moins, toutes les autres précautions, mesures et décrets hygiéniques ne serviront à rien. Il faudrait que ces programmes, formulés sur les indications des personnes de valeur dans toutes les branches de l'activité humaine, réalisent une culture générale, scientifique et littéraire, qui forme l'esprit, assouplit l'intelligence et y laisse sa trace indélébile, et non un savoir touffu et désordonné qui surmène la mémoire sans la nourrir, et s'évanouit sans laisser de traces. Alors nous n'aurions plus ce malentendu déplorable qui fait sacrifier le développement physique de l'enfant à son développement cérébral, et cette disproportion entre son éducation physique et son instruction, qui compromet sa santé de façon plus ou moins durable.

Peut-être même, dès maintenant, les programmes actuels supporteraient-ils plus de souplesse dans l'emploi du temps. On pourrait, par beau temps, hiver ou été, interrompre classes et études, lâcher maîtres et élèves en plein air : on y gagnerait en santé ce qu'on perdrait en savoir ; et celui-ci n'est-il pas moins précieux que celle-là ?

Vu : le Président de la thèse,
CHANTEMESSE

Vu : le Doyen,
LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Réveillé Parise et Carrière. — *L'Hygiène de l'Esprit.*

Collineau. — *La Gymnastique.*

Trouillet (A.). — *Le Lycée Saint-Louis.* Thèse de Paris, 1891.

Transactions of the Second international Congress on School Hygien. Londres, 1907.

III^e^ Congrès international d'Hygiène scolaire. Paris, août 1910. Rapports des 4^e^ et 9^e^ sections.

L'Hygiène scolaire, revue.

L'Hygiène du Sport, *id.*

Revue des Jeux scolaires, n^os^ de 1895, 1896, 1902 et 1903.

Delvaille et Brency. — *La Santé de l'Écolier.*

— *Organisation de l'Hygiène Scolaire.*

Dubosselard. — *L'Hygiène de l'Internat dans les Lycées de garçons.* Paris, 1904.

Programmes d'enseignement dans les lycées et collèges de garçons, chez Delalain, précédés des lettres, décrets, arrêtés et circulaires ministériels, relatifs à l'enseignement secondaire et à l'application des programmes.

Bulletin administratif du ministère de l'Instruction publique.

Bulletin de la Ligue française pour l'Hygiène scolaire.

Imp. de la Faculté de Médecine, JOUVE et C^ie^, 15, rue Racine, Paris